

Nb 21,4b-9 ; Ps 77 ; Ph 2,6-11 ; Jn 3,13-17

LE SERPENT MAUDIT, SOURCE DE LA VIE ÉTERNELLE.

Quand Jésus, dans sa réponse à Nicodème, dit : « Nul n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme », il veut dire qu'il nous est impossible par nous-même d'aller au ciel, car, pour être capable d'y monter, il faut au préalable en être descendu. Seul le Fils de l'homme le peut. Mais si ceci nous est révélé, c'est qu'il est question, d'une certaine façon, de notre montée au ciel. D'ailleurs ne serait-ce pas pour cela que le Fils de l'homme est descendu ? Avant donc de savoir comment nous pouvons y monter, il nous faut d'abord connaître comment le Fils de l'homme y est remonté.

Pour répondre à cette question, Jésus se réfère à une merveille de l'Histoire du Salut : le Serpent de bronze. Que signifie ce passage du livre des Nombres, que nous avons entendu dans la première lecture ?

Ce texte des Nombres n'est pas sans liaison avec celui qui le précède, à savoir la mort d'Aaron. En effet, quand on lit attentivement les événements du désert, nous découvrons trois choses : 1°- que la manne est liée à *Moïse*,

2°- que l'eau vive est liée à la sœur de Moïse, *Myriam*, et

3°- que la nuée est liée à *Aaron*, frère de Moïse.

Or, de même que, quand Moïse meurt, la manne disparaît – et ceci n'est pas grave, parce que les Hébreux vont alors entrer dans la Terre promise et manger les biens de cette Terre promise –, et de même que, lorsque Myriam meurt, l'eau disparaît, et que Moïse doit de nouveau frapper le rocher pour avoir de l'eau, de même, ici, quand Aaron meurt, la nuée disparaît. Mais, qu'est-ce qui va le remplacer ? Eh bien, c'est l'épisode du serpent de bronze !

Nous remarquons tout d'abord que le peuple est découragé. Le courage, il l'avait reçu à cause de la nuée, symbole de la présence divine parmi son peuple. C'est la nuée qui guidait le peuple dans le désert, qui l'éloignait des ennemis ou lui donnait la victoire, qui l'empêchait d'être mordu par les serpents et les scorpions. Grâce à la nuée, le peuple pouvait, tranquillement, voyager dans une terre ingrate, inhumaine : le désert. Maintenant la nuée a disparu, c'est le découragement et même l'oubli des dons de Dieu, car ils disent : « Nous sommes dégoûtés de cette nourriture », c'est-à-dire de la manne ; les dons de Dieu deviennent insipides, ils n'ont plus qu'une valeur humaine dans ce désert inhospitalier. Aussi n'ont-ils plus qu'un désir : ne plus vivre dans un désert pareil. Ils se disent : « Retournons en Égypte où nous avons une maison, où nous avons des chaudrons remplis d'oignons, la nourriture qui nous plaisait et qui vaut mieux que cette misérable nourriture, même si en Égypte nous étions esclaves ». Car, voyez-vous, l'homme préfère être esclave plutôt que d'avoir faim.

Donc le peuple désire revenir en Égypte, il désire revivre en païen. Aussi, le châtement ne se fait pas attendre. Comme le dit le livre de la Sagesse : « On est toujours puni par où l'on a péché », puisqu'ils ont désiré vivre en Égypte, se mettre sous la coupe de Pharaon qui symbolise Satan dans l'Écriture, puisqu'ils ont voulu se mettre de nouveau sous la coupe de l'esclavage de l'esprit du monde, Dieu leur envoie l'esprit du monde : les serpents.

Le serpent est celui qui, à l'origine, a fait tomber la race humaine ; ce serpent qui rampait sur la terre, qui ne voit qu'à l'horizontale, désire faire en sorte que l'homme, qui est debout, dressé vers le ciel, soit aussi couché sur la terre, c'est-à-dire mort. Et bien souvent il y est parvenu : tout au long de l'histoire des hommes et du peuple juif, jusqu'à maintenant, le serpent était toujours là et il mordait constamment ; c'est pourquoi le texte dit que Dieu envoya « les » serpents. Mais il ajoute un petit terme très important, qui va être la clef du sens de ce texte : « Il envoie des serpents à la morsure brûlante », littéralement : des serpents brûlants. Or « brûlant » est la traduction du mot [hébreu] « séraphim ». Les séraphins – on les trouve par exemple dans le prophète Isaïe –, ce sont des êtres qui entourent le trône de Dieu, ils sont toujours auprès de Dieu, jamais ils ne quittent Dieu ; et quand Isaïe se rend compte qu'il est un homme aux lèvres impures, voilà qu'un séraphin prend un charbon de l'autel, et brûle les lèvres du Prophète pour le purifier. Le brûlant, le séraphin exprime donc la Présence purificatrice de Dieu. Ainsi comprenez-vous le contraste qui est indiqué par ce châtement que Dieu envoie ? Un serpent-séraphin, un démon-ange, celui qui est le plus bas et le plus loin de Dieu et en même temps celui qui est le plus près de Dieu.

Nous comprenons donc que quand Dieu envoie les serpents, il envoie un châtement bienfaisant. Et en effet, ce châtement engendre la repentance. Le peuple qui se voit mourir par la morsure des serpents se tourne vers Moïse et dit : « Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre toi ! Intercède auprès du Seigneur ». Alors voilà que Moïse intercède, et Dieu dit : « Fais-toi un serpent ». Ici, c'est très mal traduit, car cela fait perdre tout le sens du texte ; en fait Dieu dit : « Fais-toi un brûlant ». Et à cet ordre, que fait Moïse ? « Moïse fit un serpent de bronze ». Dieu ne lui avait pas dit de faire un serpent de bronze mais de faire un brûlant, et cependant Moïse ne fait pas un brûlant, il fait un serpent de bronze.

Y a-t-il contradiction, y a-t-il opposition, désobéit-il ?

Bien sûr que non, puisque, quand Dieu dit : « Quand tu auras mis sur un étendard ce brûlant, les hommes le regarderont et ils resteront en vie ». Et quand Moïse dresse le serpent de bronze et que les hommes le regardent, ils restent effectivement en vie. Moïse a donc bien obéi, mais pourquoi alors y a-t-il cette différence ? Voici : c'est que, par le brûlant qui doit être présent sur la terre, Dieu signifie qu'il veut descendre au milieu des hommes d'une descente étonnante, car il veut prendre la forme que Moïse a bien comprise, la forme du serpent. Moïse a donc compris ceci : « Faire un brûlant, dit-il, faire un séraphin, je ne le puis. Il n'y a que Dieu qui peut faire cela. Mais je comprends très bien ce que Dieu veut dire. Puisqu'il veut qu'un brûlant soit sur terre, je vais faire le contenant qui va pouvoir contenir ce brûlant, ce sera le serpent de bronze ». C'est en voyant les serpents brûlants que Moïse a songé à faire un serpent de bronze pour le brûlant. Mais pourquoi l'a-t-il fait en bronze ? Parce que le mot « bronze » a la même racine que le mot « serpent ». Cela veut donc dire ceci : il a fait un serpent des serpents. On trouve une expression semblable dans la Bible à propos d'autres termes ; par exemple : le Saint des saints, le Cantique des cantiques, ce qui veut dire : pour l'un, la sainteté au carré, pour l'autre, le cantique le plus grand et le plus magnifique, le sommet de tous les cantiques. Eh bien ! Moïse fait le serpent des serpents, c'est-à-dire le plus charnel, le plus bas, le plus dégénéré des serpents.

Et quand Moïse fait cela, il nous fait comprendre que Dieu voulait descendre dans la misère, dans le châtement et dans le péché de l'homme, et c'est pourquoi, lorsque le peuple regarde ce serpent, c'est Dieu qu'il regarde dans son abaissement, et alors Dieu le maintient en vie. Voilà donc le problème résolu. À la place de la nuée qui avait disparu, il y a maintenant la Présence de Dieu qui donne la vie à chaque homme qui le regarde. La nuée, c'était la Présence de Dieu devant, derrière, en face du peuple ; maintenant, cette vie de Dieu, donnée dans la foi en regardant le serpent de bronze, est intérieure à chacun des membres. C'est pourquoi, si vous lisez la suite du texte des Nombres, vous verrez que, de nouveau, le peuple se dresse et se remet en route pour marcher dans le désert.

Nous comprenons maintenant un peu mieux ce que Jésus dit dans l'Évangile : « De même que le serpent de bronze fut élevé dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé ».

Remarquons d'abord que si Dieu avait dit à Moïse de mettre simplement un brûlant sur un étendard, saint Jean a changé ce mot « mettre » par le mot « élever », mais ce mot donne tout le sens de ce que j'essaie de bien expliquer par l'épisode des Nombres. Car, dans saint Jean, « élever » n'exprime pas seulement être élevé sur la croix, mais aussi être élevé dans la gloire. C'est ce même mot qu'il emploie pour exprimer l'ignominie de la croix que Jésus devra porter et la gloire qu'il va recevoir du Père. Nous saisissons donc que, lorsque Jésus rappelle l'épisode du serpent de bronze, il rappelle qu'il est humilié, mais qu'il est en même temps glorifié. Le premier aspect, l'humiliation, saint Paul l'a bien exprimé dans une phrase lapidaire : « Celui qui était sans péché, Dieu l'a rendu péché pour nous ». Il a envoyé son Fils dans le péché de l'homme, à tel point que saint Paul a pu dire – en reprenant un texte du Deutéronome –, « Maudit soit celui qui pend au gibet ». Ce qui avait empêché Paul de croire à Jésus, c'est précisément que Jésus avait été maudit. Comment peut-on croire en quelqu'un qui est maudit par Dieu ? C'est pourtant cette vérité qui a provoqué sa conversion sur le chemin de Damas : subitement éclairé, il a compris que, selon les Écritures, le Fils de l'Homme devait être abaissé jusque dans le péché de l'homme pour pouvoir sauver l'homme. Quant à l'autre aspect du mot « élevé », nous l'avons entendu dans l'épître : « Dieu l'a élevé au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse ».

Puis saint Jean précise encore un terme de l'écrit de Moïse : « Afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle ». Moïse disait : « celui qui regarde » ; ici Jean dit « celui qui croit ». Croire c'est donc aussi regarder ; mais ici une attention particulière au texte lui-même nous permet de mieux comprendre ce sur quoi porte le regard de la foi. Dans le livre des Nombres, il était dit : « Quand un homme était mordu par un serpent, il regardait le serpent de bronze » ; on ne dit pas « quand il regardait le brûlant », car celui-ci est invisible. Ainsi la Présence de Dieu dans la croix est invisible, elle est objet de foi. Nous voyons de nouveau ici comment saint Jean précise et donne la dimension parfaite aux écrits de l'Ancien Testament.

Enfin saint Jean précise encore un troisième mot : « Celui qui croit en lui obtient la Vie éternelle ». Pas seulement : il conserve la vie, mais – et cela va beaucoup plus loin – « il obtient la Vie éternelle », la vie même de Dieu. Tout cela veut donc dire que la croix de Notre Seigneur ne peut vraiment porter son fruit que si nous ne désirons pas qu'elle soit autre que ce qu'elle est, c'est-à-dire douloureuse, misérable, humiliante. Celui qui voudrait une croix qui le réjouisse se fait des illusions, car le Brûlant on ne le voit pas, on ne le perçoit pas, on ne le sent pas ; on ne voit qu'un serpent de bronze, un serpent des serpents. Mais il faut le regarder, ce serpent ; cette croix douloureuse et pénible, il faut la regarder dans la foi parce qu'on sait que le Brûlant est là, parce qu'on sait que le Christ glorifié y est présent, et qu'il vient en nous par elle ; on ne le sent pas mais on sait qu'il est là.

En cette fête de la « Croix glorieuse », vous devinez comment, dans ces deux termes, l'Église a voulu réunir deux aspects fondamentaux : d'une part, dans la croix, nous avons le signe du châtiment du péché, le signe de l'Incarnation du Fils de Dieu, le signe du Salut donné dans la foi ; et d'autre part, par la gloire que cette croix nous procure, nous avons notre incorporation à Jésus-Christ, à ce Fils de l'Homme qui va nous permettre de monter avec lui au ciel. Ainsi la croix, si nous y adhérons parce qu'elle est Jésus-Christ lui-même humilié, nous fera monter et élever dans la gloire avec lui.

Comme au Vendredi Saint, vénérons donc et aimons la croix. Nous avons évidemment, pour que cette croix soit utile, à nous unir à Jésus : pour cela n'oublions jamais que la Présence divine s'y trouve. Ne cherchons pas sa grâce en dehors de la croix. Prenons, par exemple, les signes de la présence divine, les sacrements. Si vous y réfléchissez bien, tous les sacrements sont

donnés par la croix, l'Église multiplie le signe de croix dans les sacrements. Dans l'Eucharistie aussi, la séparation du corps et du sang de Jésus est un signe frappant de sa mort. De même toute bénédiction se fait par la croix. La croix, c'est le chemin, c'est la porte qui mène à la vie et à la gloire. Quelqu'un donc qui voudrait la grâce de Dieu en disant : « Seigneur, enlève les croix », n'a rien compris. Au contraire, il doit seulement demander de bien les porter. Au lieu de les fuir, prenons-les à pleines mains, contemplons en elles la gloire du Christ qui y est présente, et qu'en nous attachant à la croix, nous nous attachions à lui, car, si le Christ monte dans sa Gloire, nous montons avec lui. C'est ainsi que nous apprenons à être identifiés à lui.

L'identification à Jésus Christ ne peut venir que par une participation de plus en plus intime à sa Passion, à sa Croix, qui apporte avec elle la vraie participation à sa Résurrection et à sa Gloire.

Gérard Weets
La Ramée, Jauchelette, 1975